

Le Galepin

- ROUGE -

n°6 - 1^{er} mars 2018

sommaire du n°6

CETTE PHOTO-CI

. *La victoire en chantant*

2

CE LIVRE-CI CE MOIS-CI

. *Dans ce jardin qu'on aimait*, P.Quignard

3

UN ÉDITEUR: LA CONTRE ALLÉE

. *L'ultime parade de Bohumil Hrabal*, J.Josse

4

ROMANS

. *Vie d'un païen*, J.Perry

5

. *Le tabac Tresniek*, R.Seethaler

6

B.D.

. *Monsieur désire?*, Hubert/Virginie Augustin

7

POÉSIE

. Pier Paolo Pasolini

8

LES PETITS MÉTIERS

. *Traducteur de notices chez Kiéla*

10

LE PETIT ÉCHO DE LORC'HEC

. *Le vélo n'a pas sorti Émile de l'ornière...*

12

LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ

. *Surréalisme et mysticisme*

14

CETTE PHOTO-CI



Martin Fourcade

LA VICTOIRE EN CHANTANT

Je suis toujours étonné de voir l'engouement que suscite une victoire française, fût-ce dans un sport aussi peu grand public que le biathlon. On assiste à des déferlements alors que, pour ma part, je continue de trouver la chose toujours aussi peu palpitante. Il faut dire, si j'ai bien compris, que le plus important est statique: le tir. Mais bon, je suis définitivement de mauvaise foi: je pense que l'attrait du sport tient à sa pratique et pas à son spectacle. Bien sûr, pour parler du football, il est des gestes techniques ou des enchaînements proprement inouïs mais, en contrepartie, 80% du temps de match est insipide. C'est tellement vrai que, quand je ne puis échapper à une diffusion, je me rabats sur le brio des commentateurs dont la tâche n'est que de soutenir inlassablement l'attention du téléspectateur, au prix de toutes les entourloupes nécessaires.

Je m'étonne de constater que les Jeux Olympiques – d'été cette fois – déchaînent toujours les mêmes délires alors qu'on les sait maintenant, non plus désignés, mais achetés. Que des gens sans doute sensés s'engouffrent derrière leur bannière pour se les arracher quand bien même on court à des gouffres financiers, tous les exemples antérieurs le prouvent. Je ris à gorge déployée de lire que les fameuses extensions du RER ne seront pas là pour Paris 2024, quand bien même elles ont servi à l'argumentation. Les premiers dépassements budgétaires s'annoncent déjà. Mais on y court!

Il suffirait d'un dixième de ce bel enthousiasme pour que les institutions mondiales véritablement indispensables remplissent leur rôle. Comme l'ONU. Faire cesser le bombardement de la Ghouta orientale, c'est quand même autre chose qu'une médaille d'or, non? À moins que je n'aie rien compris à la vie...

Eden Mahrenbourg 

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,

Mario Lucas, Hugues Moussy, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

Léo Demozay, Michel Deshayes, Aude France,

Rémi Lehallier, Eden Mahrenbourg,

Jean-Paul Simon

site : www.lecalepin.fr

mail : lecalepin@outlook.fr

PASCAL
QUIGNARD

UNE
MUSIQUE
DOUCE

Pascal Quignard
Dans ce jardin
qu'on aimait



Ce serait écrit comme du théâtre, avec même un récitant, mais un théâtre à mi-mots, murmuré, à dire dans le silence des lieux et des choses. Mieux, à lire, les comédiens jouant de façon muette. Tant les dialogues de Quignard sont toujours intérieurs.

«*J'imaginai – au fond de mon repaire d'hiver – une scène très obscure simplement divisée en deux par une diagonale de lumière.*» Ainsi ouvre le texte. Une introduction précise de qui et de quoi il va être question. Qui? Le pasteur Siméon Cheney (1818-1890), qui vivait dans un presbytère isolé à Geneseo (État de New York). Quoi? Les chants d'oiseaux que, dans le jardin de sa cure, de 1860 à 1880, il note assidûment, «des mois durant, des saisons durant, des années durant». Il ne trouvera pas d'éditeur de musique intéressé et sa fille se ruinera pour qu'existe *post mortem* une trace écrite de ce travail de création invraisemblable.

Le pasteur nous livre très vite ce qui a fait l'essence de sa vie, avant les oiseaux: le jardin dont s'est entichée sa femme Eva. «*Elle s'en est occupée tout au long du printemps. Un seul printemps. Le printemps suivant... [...] Quand elle a accouché d'une petite fille qu'on appela Rosemund, juste au printemps suivant, elle est morte. Elle est morte dans le lit juste après l'accouchement.*»

Simeon raconte sa femme, son corps, ses attitudes, ses habitudes, comme de fumer des cigarillos. Sa fille a grandi, elle enseigne le piano dans la ville voisine mais, quand elle lui rend visite, il ne peut supporter de la voir, tant elle ressemble à sa mère. Les sentiments creusent profond en lui: «*Tu ne peux pas savoir combien ça m'est insupportable de te voir vivante!*» qu'il précise ensuite: «*de te voir vieillir!*»

C'est au cœur de cette solitude absolue que les choses, doucement, vont lui parler, jusqu'au «*clapot de la pluie dans la mare*». Et les oiseaux s'invitent. Entre lui et le récitant se déroule une longue scène descriptive – à vrai dire un récit – dans lequel même Eva apparaît. Aucune mièvrerie, elle a son franc-parler, la rudesse même que lui confère son statut de morte. C'est sur un énergique «*Finalemment ce n'est pas si mal d'être mort*» qu'elle retourne à l'obscurité.

Le lien n'est pas rompu avec Rosemund. Ils se retrouvent, ils parlent musique. La dernière scène évoque ce jour de 1895 où la commune appose une plaque à la mémoire du pasteur. Sa fille sort son violoncelle, s'installe sur un pliant et joue la musique de son père. Un orage terrible éclate et gâche tout. Gâche? Non: un arc-en-ciel se lève au fond du jardin, le révérend arrive et s'assoit dans son fauteuil. *Fondu au noir.*

Tout l'esprit de l'auteur est là, dans cette tendresse d'autant plus poignante qu'elle est sans mièvrerie et accepte les colères. Quant à son écriture, elle est précise, minutieuse (rythmée par de fréquents retours à la ligne), proche souvent d'une mélopée poétique:

(Eva)

«*Ce dont vous n'avez pas idée,
vous, les humains,*

*c'est que la mort élague dans la mémoire d'une manière
que les vivants ne comprennent jamais.*

Ce sont des champs de bataille couverts de cadavres.

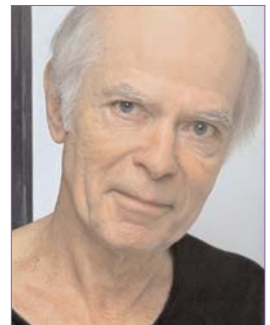
Des paysages dévastés. Des trous. Des cratères.

Des villes en ruines qui forment une lande infinie.

*Et tout est plein d'un grand vent immobile
et sombre!»*

Aude France ◆

Dans ce jardin qu'on aimait, Pascal
Quignard, Grasset, 2017



Cette année, mois après mois, nous suivrons l'actualité d'une petite maison d'édition, LA CONTRE ALLÉE, implantée à Lille. Nous essaierons de comprendre sa

ligne éditoriale, d'explorer ses ambitions littéraires et d'analyser sa stratégie d'ancrage régional. Ceci en toute indépendance: nous achetons les ouvrages.



JACQUES JOSSE

JUSTE UNE SILHOUETTE

Bohumil Hrabal (1914-1997) est l'un des principaux écrivains tchèques de la seconde moitié du XX^e siècle. Plusieurs fois interd-

dit de publication, il sort en 1976 son livre le plus connu, *Une trop bruyante solitude*. Vingt ans plus tard, il meurt en se jetant de la fenêtre de l'hôpital de Bulovka où il est soigné.

Jacques Josse lui rend un hommage auquel la brièveté du texte (25.000 s. environ, une nouvelle) ne permet pas de se déployer. Il l'accompagne, vers la fin de sa vie, dans ses sorties au café à Prague en compagnie de ses amis. Un homme en somme insignifiant, *«L'hiver, il portait sa tenue de charbonnier, veste et pantalon en velours côtelé. [...] L'été, il était vêtu d'un bleu de chauffe très léger et d'une chemise à carreaux.»* n'était son œuvre.

Il s'attarde un peu sur le personnage central d'*Une très bruyante solitude*, le pilonneur Hanta. Cet ancien athlète, devenu alcoolique, a dû se reconvertir en broyeur de livres. *«Il broie bien plus que du noir, entouré de toutes ces pages qui se hérissent et au contact desquelles il lui arrive de piocher des bribes, quelques mots, une pensée, un éclair, un dé clic.»* Métaphore bien sûr du pilon des Pays frères du Pacte de Varsovie sur le printemps tchèque. Hrabal sauve ainsi de la mort un Kant, un Érasme, un Schiller. *«La collection est gardée sous clef dans un appartement situé au bas de la Malá Strana»* chère à Kafka.

Un jour, au *Tigre d'or*, il rencontre une «bohémiste» américaine, Doubenka (traduction du prénom April), qui lui propose un voyage à travers les États-Unis. Il fera ce voyage *«d'est en ouest avec escales ou extases au fond d'un bois où crissaient encore les roues du fauteuil*

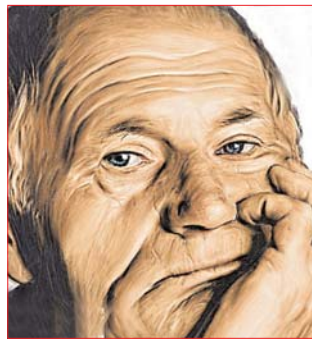
roulant de Walt Whitman», dans les pas de la Beat Generation, Kerouac et Ferlinghetti. Sans doute à la fin des années 80 car ses *«Lettres à Doubenka»* sont éditées en 90. Là encore, l'auteur survole, se contentant de scènes assez attendues.

Il s'attarde à peine plus sur le suicide de Hrabal, le 3 février 1997 – l'hôpital évoquera, évidemment, une *«mort absolument accidentelle (et) instantanée»*. Dans le contexte de l'actualité de ce février 2018, on croit entendre Poutine parler des morts de la Ghouta orientale... *«La seule certitude, c'est que l'ex-collecteur hors pair, l'ancien familier des tavernes bondées, l'homme au regard acéré, pris dans les mailles de ce matin gris, a mimé l'envol, devenant un instant l'un de ces pigeons qu'il aimait tant, et s'est écrasé au creux d'un ici-bas moelleux et rude, les bras en croix dans la neige...»* selon l'image convenue. L'auteur consacre les dernières pages au récit de la soirée au *Tigre* et aux réactions (imaginées?) de ses amis.

C'est ce qui met mal à l'aise à la lecture de ce très bref texte: il semble vouloir écrire le personnage mais en se tenant à l'extérieur, il n'entre pas dans son écriture, pas davantage que dans les péripéties de sa vie. Si bien que c'est plutôt juste une silhouette qui émerge, celle de quelqu'un resté fidèle à ses amis et, bien sûr, à son écriture... dont nous ne saurons rien.

Roger Wallet ♦

L'ultime parade de Bohumil Hrabal, Jacques Josse, La Contre Allée, 50p., 2016



Jacques Perry
Vie d'un païen



JACQUES
PERRY

UNE VIE
HORS DU
RANG

32 romans et je n'en avais lu aucun! Perry a pourtant couvert le siècle, de 1921 à 2016.

Ses premiers livres seraient plutôt noirs. Celui-ci, en 1965, témoigne d'un féroce appétit de vivre.

Rien n'est ni ne sera rose dans la vie de Charles Desperrin : il n'aime pas les teintes entre-deux, il faut que ça flamboie. « (J'ai) été élevé à la main. Je pourrais ajouter, et au pied. Mes robustes fesses n'en ont pas souffert. Ma mère torchonnait, c'était sa vie; et j'étais objet de torchonnage comme une simple casserole. » ouvre le roman. Adèle fait des ménages chez des célibataires et plus que des ménages, elle couche « avec qui voulait ». L'enfant naît sans père mais il a l'embarras du choix entre les deux bourgeois, M. Jean et M. Félix, et l'ouvrier Franc-homme. Ceci se passe à Gien (Loiret)

Il apprend si mal qu'il est renvoyé de l'école. La seule chose qu'il sache faire, c'est qu'il dessine plutôt bien. Le voici livré au désœuvrement et aux balades à travers la ville. Le papetier lui donne un bloc et un crayon et il griffonne désormais à longueur de journée.

Un jour César, le cousin niçois d'Adèle, débarque. Il s'installe, se met en ménage avec elle et apprend à lire, écrire et compter à Charles. Il est dans les affaires. Il en trouve une qui, selon lui, va permettre à Adèle de faire fortune. En fait le rachat du café Victor va se révéler un fiasco et César va refiler fissa à Nice.

Charles, quant à lui, fait une rencontre décisive : celle du peintre paysager Chalupt. Il va l'initier à la couleur et guider ses premiers pas. Ils sont très prometteurs et bientôt son nom circule. Jusque chez Mlle Sergent qui l'initie aux choses de l'amour. Justement, remarque-t-il, le ventre de sa mère a grossi : une naissance s'annonce... Quand le bébé se pointe, Charles s'en va.

Ce sera Paris. Puis Tours – un nu de Mlle Sergent dans la forêt – puis Rose, l'Italie pour échapper à la conscription et retour à Nice. Le livre s'achève, César l'a décidé à marcher jusqu'à la caserne...

Ce très bref survol incomplet donne une idée de ce qu'est ce roman : un flux ininterrompu de rencontres, de mille métiers, une vie vagabonde au seul gré de l'humeur. « ... un homme entier, sans faiblesse et sans cruauté, un de ces hommes que la société ne peut supporter qu'en tout petit nombre sous peine d'exploser : un grand païen. » Charles traverse mille milieux, certains même improbables, comme ce groupe d'Italiens vaguement artistes – lui, à ce moment-là, vit de sa peinture – qu'il finira par quitter, tout comme il quittera Rosita et leur enfant. C'est décidément un irréductible.

Bien sûr il serait vain de chercher là-dedans une organisation rationnelle du récit : on sent l'auteur soudain s'ouvrir une voie, s'y délecter, pour tout aussitôt en prendre une autre. Le passage italien semble l'avoir accroché plus durablement car il y consacre une certaine de pages, avant de choisir finalement de revenir à César et à Nice sans qu'aucune nécessité ne le justifie.

On pourrait dire « foutraque », je dirais débordant, je chercherais une phrase dans laquelle je puisse caser « trop-plein ». Il y a là-dedans le toujours inattendu de *Sur la route* et la tendresse de *Pirotte*, l'impulsif de Brautigan et les débords de Bukowski.

« Cette vie à Florence était un autre enlèvement. Qu'est-ce qui arrive aux hommes pour qu'ils subissent, résignés, ce ralentissement vital? Et moi, comment briser la pesanteur? »

Léo Demozy ♦



Vie d'un païen,
Jacques Perry, Robert
Laffont, 1965, 340 p.



ROBERT SEETHALER

LE SOURIRE DU DÉSESPOIR

À la fin de l'été 1937, Franz Huchel quitte sa campagne autrichienne pour Vienne: sa mère lui a déniché une place chez un ancien amoureux qui tient magasin dans le centre de Vienne, Otto Tresniek. Plus exactement un bureau de tabac où l'on trouve aussi journaux et papeterie. Franz s'initie très vite aux articles en vente. Le vieux buraliste insiste sur la nécessité de lire tous les journaux qui arrivent, pour être au courant des événements et apprendre les tendances rédactionnelles car *«de notoriété publique, le commerce des journaux constituait le cœur de l'activité d'un tabac qui se respectait»* et le vieux Tresnek se fait une haute opinion de sa mission.

Franz loge sur place. Il apprend vite à connaître les clients et leurs goûts. Parmi eux, un vieux monsieur attire son attention. Il n'est *«pas bien grand, et assez fluet, presque décharné. Quoique leur coupe (soit) irréprochable, son chapeau et son manteau (ont) un peu l'air de sortir d'un autre temps»*. Le buraliste lui donne du *«Monsieur le Professeur»*. Il s'agit de Sigmund Freud, *«Le docteur des fous?»* se fait confirmer Franz car il a déjà entendu parler de lui. Entre eux va se nouer une relation empreinte d'une certaine tendresse. Le jeune homme n'hésitera pas à lui demander des conseils sur la conduite de sa vie, et notamment par rapport à une certaine Anezka qu'il a entraperçue lors d'une soirée et dont il ne cesse de rêver. Il viendra plusieurs fois voir Freud, entrera même chez lui et fera la connaissance de sa fille. Jusqu'à ce qu'ils partent pour l'Angleterre.

C'est que, en ville, les événements vont se précipiter. Les nazis tiennent de plus en plus le haut du pavé. Ils finiront même par embarquer Otto Tresniek, coupable de vendre des journaux aux Juifs. À cette occasion, Franz goûtera à leurs méthodes d'intimidation physique.

Il finira par remettre la main sur Anezka. Elle est juive et vit de la prostitution. Plus tard, au gré de relations

tumultueuses, il la retrouvera dans un cabaret, où elle fait un numéro de nu, et visiblement entichée d'un homme de main des nazis.

Tresniek disparu, il tient seul le magasin et fait face aux dégradations. Mais vient le moment où il se sent obligé de prendre position...

La force de ce roman est de s'en tenir aux faits et aux personnages. Bien sûr celui de Freud apporte une grande réflexion dans l'âme du jeune homme mais la tendresse admirative qu'il éprouve pour Tresniek l'aide aussi, par empathie, à se positionner. Les sentiments qu'il a envers Anezka sont d'une autre nature: ils l'initie aux choses de la vie, sans mièvrerie vu le contexte et avec la complexité inhérente à l'amour. En dépit de tout, la dernière scène montre une Anezka sans doute réellement éprise...

La narration de Seethaler (né en 66) est fluide et sans précipitation. Il prend le temps de décrire un regard, une attitude, il reste dans une continuité rassurante. Il est économe sur les dialogues, ce qui est une qualité.

«Freud mit sans hésiter le cap vers l'autre extrémité du parc, où ils trouvèrent un banc libre dans une niche de la haie, sous un vieux marronnier, et s'y installèrent. Franz passa une main délicate dans la poche de sa veste et en extirpa un fantastique Hoyo de Monterrey. Freud prit le cigare qu'on lui tendait, le tint un moment levé devant son visage et en contempla les contours avant de le glisser dans sa bouche et de l'allumer. Pendant la promenade, ils n'avaient pas dit un mot, et ils continuaient à se taire, assis l'un à côté de l'autre. Le professeur soufflait de petits nuages de fumée dans l'air, tandis que ses mâchoires émettaient de petits craquements. Quelque part au loin, on cria: «Heil Hitler!»

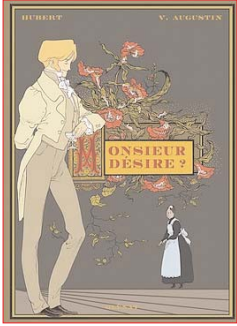
Rémi Lehallier ♦

Le tabac Tresniek, Robert Seethaler, 2012, trad. Elisabeth Landes, Sabine Wespieser, 2014, 260 p.



HUBERT

« MONSIEUR DÉSIRE ? »



En cette période où fleurissent les # qui permettent aux femmes exaspérées de "balancer", je suis tombé sur ce roman...

C'est un roman graphique d'une petite centaine de pages, augmentée d'une bonne vingtaine d'explications historiques.

L'histoire est celle d'une relation dominant/dominé dans l'Angleterre victorienne du XIX^e siècle.

Cette relation maître/servante, homme/femme, riche/ pauvre, a (à mes yeux) des échos très actuels.

Page 5: « Il faut dire qu'elle était bien jolie. La pauvre a dû rentrer à la campagne le ventre bien alourdi. Il paraît qu'il a été correct, il lui a donné un petit pécule. Grand seigneur, quoi! »

À cette époque, l'aristocratie anglaise passait l'été à la campagne à parader dans une société luxuriante, décadente et parfois dépravée.

La ville de Bath (Somerset) est un bel exemple de ces lieux de loisirs...

Deux personnages (Edward & Lisbeth) vont être les principaux acteurs de cette sorte de pièce de théâtre qui est presque un huis clos. L'un parle trop et l'autre trop peu. L'un est beau et riche, l'autre pauvre et peu gracieuse.

Page 31, on est dans l'ignominie complète: « Lisbeth est plus fidèle qu'un chien et muette comme une carpe. L'animal de compagnie rêvé, en somme... Elle saurait en plus rapporter une perdrix, elle serait parfaite. » !!!

« La vertu servant le vice, voilà une bien étrange allégorie. »

La description de cette aristocratie est parfois écoeurante, il est consternant de constater que les "petits chefs" (qui semblent avoir oublié leur ancienne condi-

tion sociale) sont les meilleurs piliers pour la perpétuation de cet ordre qui fut l'origine de notre capitalisme actuel.

Le dessin est sobre, rarement allégorique, il y a parfois quelques scènes de sexe dépravé, mais elles sont "soft".

Il n'y a que deux pleines pages (pages 51 et 96), le trait sert à illustrer la narration mais pas à la magnifier.

Ce roman relate deux vies, l'une des deux s'en sortira mieux que l'autre. J'ai eu de la difficulté à avoir de la compassion pour Edward; un peu plus pour Lisbeth qui cherche à sauver sa peau.

J'ai eu le sentiment de rester un peu sur ma faim à la fin, page 96.

Mais, dans l'ensemble, ce roman se lit bien.

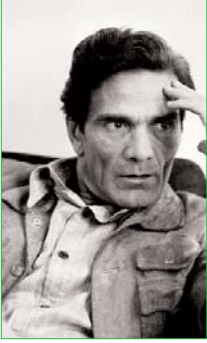
L'ajout historique a son intérêt.

Michel Deshayes ♦



« Monsieur désire », Hubert-Virginie Augustin, Glénat, 2016.

SUR MES CAHIERS D'ÉCOLIER J'ÉCRIS TON NOM PIER PAOLO...



Pas facile de s'y retrouver avec lui, tout se mélange, poésie, théâtre, essais, films, romans, coups de gueule et j'en passe. C'est d'un révolté que je parle, un poète. La poésie se mêle souvent à ses scenari(o)s, comme dans son film de 1963 *La Rage*. On y retrouve même un hommage à Éluard :

« Sur mes haillons souillés
Sur ma nudité squelettique
Sur ma mère gitane
Sur mon père berger
J'écris ton nom.

Sur mon premier frère brigand
Sur mon deuxième frère boiteux
Sur mon troisième frère cireur de bottes
Sur mon quatrième frère mendiant
J'écris ton nom.

Sur mes camarades des bas-fonds
Sur mes camarades gigolos
Sur mes camarades chômeurs
Sur mes camarades manœuvres

J'écris ton nom

Liberté ! »

Pasolini m'accompagne depuis 1969, directement ou indirectement (je relis parfois des extraits du *Décameron* de Boccace, des *Contes de Canterbury* de Chaucer ou des *Mille et une nuits*, toujours en repensant à ses films magnifiques). Cette année-là (ma première année de fac à Amiens... Bon, ma petite vie, tout le monde s'en fout et vous avez bien raison), j'étais allé voir *La Porcherie*, un film unique par sa beauté sauva-

ge. Par la suite, je découvris *L'Evangile selon Saint Matthieu* (un chef-d'œuvre) à la télé, film pour lequel Pasolini avait pensé à Evtouchenko ou Ginsberg pour le rôle principal... (entre nous, le prénom de mon fils vient de là). Le dernier que je vis, fut (à Beauvais) *Salò ou les 120 journées de Sodome* de 1975 et là, je fus pris de nausée (ce qui m'était déjà arrivé avec *Viva la Muerte* de Bunuel... rien à faire, faut que je parle de moi, on n'est pas dans Gala!). Enfin, tout ça pour dire que ces films m'avaient marqué et incité à aller le lire : un roman poignant *Les Raggazi* et quelques poèmes chez Gallimard. Ce n'est que tout récemment que je suis tombé sur une édition de *La Rage*. Toujours ce mélange de poésie et d'essais, une critique de la société, avec un œil visionnaire parfois :

« La joie de l'Américain qui se sent identique à un autre million d'Américains dans l'amour de la démocratie : voilà la maladie du monde futur ?! Quand le monde classique sera épuisé – quand tous les paysans et les artisans seront morts – quand l'industrie aura rendu inarrêtable le cycle de la production et de la consommation – alors notre histoire prendra fin.

La classe propriétaire de la richesse.
Parvenue à une telle familiarité avec la richesse,
qu'elle confond la nature et la richesse.

Si perdue dans le monde de la richesse
qu'elle confond l'histoire et la richesse.

Si touchée par la grâce de la richesse
qu'elle confond les lois et la richesse.

Si adoucie par la richesse
qu'elle attribue à Dieu l'idée de la richesse. »

J'aurais pu vous citer aussi le texte sur l'Europe et le Marché Commun :

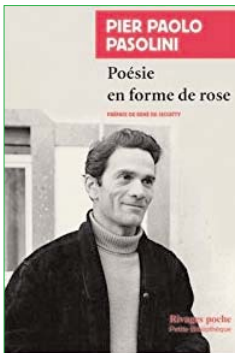


« Mais avec la vieille Europe qui se réinstalle dans ses gonds solennels, naît l'Europe moderne : le Néo-capitalisme ; le Marché Commun, les États-Unis d'Europe, les industriels éclairés et "fraternels", les problèmes des relations humaines, du temps libre, de l'aliénation... »

Visionnaire, n'est-ce pas ?

La Rage est un poème mêlant prose et vers et qui sert de base au film du même nom, une sorte d'essai radical et lyrique, l'œuvre la plus politique de Pasolini. C'est un écorché vif qui ne supporte pas les inégalités de la société et surtout la manière dont elle était déjà en train d'évoluer.

Mais, ses textes ne sont pas que politiques, tels ceux qu'on retrouve dans *Poésie en forme de rose* (paru chez Rivages poche en 2015) :



« Supplique à ma mère.

... Tu es irremplaçable. C'est pourquoi est condamnée à la solitude la vie que tu m'as donnée.

Et je ne veux pas être seul. J'ai une faim démesurée d'amour, de l'amour de corps sans âme demeurés.

Car l'âme est en toi, c'est toi, tu es simplement ma mère et ton amour est mon asservissement... »

Ou bien :

« ... il sait qu'il n'y a pas d'autre issue que d'accepter la fin de tout ce qui s'est terminé dans l'humiliation, ou dans un peu de poésie... »

Oui, Pasolini est un grand poète (d'ailleurs, il se disait avant tout « poète »), des poèmes où les images et les paroles font mouche. Des écrits où se côtoient rêve et révolte.

Mario Lucas ♦

Pier Paolo Pasolini. *La Rage*, aux éditions NOUS, 2014 et *Poésie en forme de rose*, aux éditions Rivages poche, 2015.

Libération de la Tunisie

Ce sont les jours de la joie,
les jours de la victoire.

Gens de couleur,
la Tunisie vit sa libération.

Des années de misère
de labeur et d'erreur se préparent.

Une mutation de l'histoire se prépare
qui amènera peut-être régression et corruption.

Gens de couleur,
c'est dans l'espoir que l'homme n'a pas de couleur.

Gens de couleur, c'est dans la joie
que l'unique couleur est la couleur de l'homme.

Libération du Togo

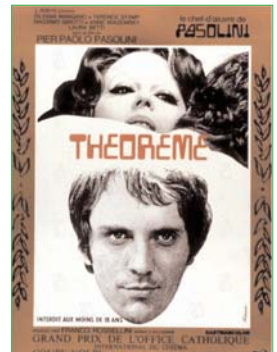
Joie après joie,
victoire après victoire !

Gens de couleur, une nouvelle nation
d'Afrique est indépendante !

Une liberté élémentaire
avec tout un chemin encore à parcourir.

Gens de couleur, c'est dans la dignité
que l'homme n'a pas de couleur.

L'unique couleur de l'homme
est dans la joie de se confronter à sa propre
obscurité.



TRADUCTEUR DE NOTICES CHEZ KIÉLA

J'ai fait de bonnes études qui m'ont permis de trouver un bon travail. J'aurais sans doute préféré un métier mais déjà, un travail, ce n'est pas si mal! Intéressé par les langues étrangères – qui sont terriblement nombreuses comme je l'ai découvert durant ma formation – j'ai été remarqué par un recruteur de chez Kiéla, ce successeur de Lévitán qui vendait des meubles qui dureraient trop longtemps.

Je suis traducteur *notices et plans de montage*. C'est un travail très utile. Comme on le dit au service papeterie chez Kiéla: « Sans notice, pas de sens. Sans plan de montage, pas de meuble! »

Pour moi, foin de l'ancienne école: je n'utilise, à la demande de Kiéla, que les outils modernes les plus perfectionnés, tel le fameux traducteur d'un fameux moteur de recherche qui permet de rejeter Claude Hage¹ et Mimi Perrin² au rang de vestiges d'un passé révolu.

La première étape, confiée au service créativité, consiste à rédiger la notice. Cette création littéraire est faite par une équipe constituée d'écrivains décaqués en attente d'un à-valoir d'éditeur.

Après quelques bières, je reçois la notice toute bien écrite.

À partir de cet instant, c'est à moi de jouer. Chez Kiéla on dit encore: « Une bonne notice améliore un meuble! Une bonne traduction le magnifie! » Vous allez en voir la démonstration.

Prélevons une phrase au hasard. Il est écrit au point 4 - § 5 de la notice de l'armoire Kobloblâblœ:

«INTRODUISEZ LE TÉTON DANS LA FENTE CORRESPONDANTE PUIS SERREZ SANS FORCER AVEC VOTRE CLEF À SIX PANS AVANT DE RÉPÉTER L'OPÉRATION SUR LES QUATRE PANNEAUX ET REDRESSEZ L'ENSEMBLE AVANT DE TERMINER LE SERRAGE.»

La première langue vers laquelle traduire la notice, c'est l'allemand. Importante étape, car ce pays est le

premier importateur de nos produits.

o Allemand: «Setzen Sie den Nippel in den Schlitz ein und ziehen Sie ihn mit dem Sechskantschlüssel fest, bevor Sie den Vorgang auf den vier Tafeln wiederholen und die Montage vor dem Anziehen fortsetzen.»

Pas mal, non?

Ce texte doit maintenant être passé de l'allemand à l'anglais:

o Anglais: «Insert the nipple into the slot and tighten with the hex wrench before repeating the procedure on the four panels and continuing the assembly before tightening.»

Puis, on enchaîne automatiquement. La traduction s'effectue de chacune des langues déjà fixées vers la suivante:

o Anglais vers Suédois: «Sätt in nippeln i spåret och dra åt med sexnyckeln innan du upprepar proceduren på de fyra panelerna och fortsätter enheten innan du spänner.»

o Puis Suédois vers Hongrois: «Dugja be a csatlakozót a nyílásba, és húzza meg a hat kulcsot, mielőtt megismétli a négy panelen végzett eljárást, és feszültségmentesen folytatja a készüléket.»

o Turc: «Dört paneldeki prosedürü tekrarlamadan önce konnektörü yuvaya takın ve altı tuşu sıkın ve güvenli olmadan gücü tekrar başlatın.»

o Letton: «Pirms procedūras atkārtošanas četras paneļos, ievietojiet savienotāju slotā un pievelciet sešus taustiņus un iestatiet jaudu bez sprieguma.»

o Lituanien: «Prieš kartodami procedūrą keturiose plokštėse, ikiškite jungtį į lizdą ir priverkite šešis klavišus ir nustatykite maitinimą nuliui.»

o Ukrainien: «Перш ніж повторювати процедуру на чотирьох дошках, вставте роз'єм у гніздо і затягніть шість клавіш і встановіть живлення до нуля.»

o Islandais: «Áður en endurtaka málsmeðferðina á fjórum stjórnnum skaltu setja tengið í raufina og herða sex lykla og stilla rafmagnið á núll.»

o Croate: «Prijе nego što ponovite postupak na četiri ploče, umetnite konektor u utor i zategnite šest tipki i podesite snagu na nulu.»

Et là, j'arrête! Jamais plus de onze traductions d'affiliée! Un risque de perte de sens pourrait survenir et chez Kiéla nous ne pouvons pas nous permettre la moindre approximation. De toutes les façons, plus de onze, c'est hors manuel de procédure. Je n'ai pas le droit.

Étant toutefois d'un naturel scrupuleux, je m'astreins à une vérification finale. Je l'effectue sur mon temps, sans être pour cela rémunéré par l'entreprise. Ah! Conscience professionnelle quand tu nous tiens! Je fais donc un retour au français avant impression. Ici, comme on peut le constater en comparant avec la version d'origine (point 4 - § 5), tout s'est bien passé:

o Français de contrôle, récupéré après les onze opérations:

«AVANT DE RÉPÉTER L'OPÉRATION A QUATRE PANNEAUX, INSÉREZ LE CONNECTEUR DANS LA FENTE ET SERREZ LES SIX BOUTONS ET RÉGLEZ LA TENSION SUR ZÉRO.»

Vérifiez. C'est mieux que correct: l'armoire Kobloblâblœc est désormais une armoire électrique.

Feu vert. Je signe le bon à tirer. On peut imprimer.

Dès lors, cher consommateur, nous pouvons être sûrs que les meubles Kiéla agrémenteront de manière

plaisante votre environnement intérieur comme extérieur.

Un dernier mot: bonne chance!

Michel Lalet ♦

1. Claude Hage, dit *le linguiste de l'extrême*, s'est distingué par son expertise relative aux travaux d'Eden Yôqtan et de ses S'byrrh à l'occasion de la traduction du tcherkhân vers l'ourdi ancien de l'ouvrage *Les nouvelles pensées de Kurgâr-le-Sage*, (Fonds Robinson & Robinson and Son, pour la version originale).

2. Mimi Perrin, décédée en 2010, ne fut pas que la géniale fondatrice du groupe *Les Double Six* (je dis ça pour les amateurs de musique qui aiment vraiment la musique!), mais elle fut aussi – avec sa mère d'abord puis seule après le décès de cette dernière – la très brillante traductrice de toute l'œuvre de John Le Carré. On en apprend, des trucs, hein?



Dessin de F.Bréant - Bidouillé sans son accord, mais avec mon admiration !



**LES BELLES HISTOIRES
DE RONAN LE MENN**

ce mois-ci :

**LE VÉLO N'A PAS SORTI
ÉMILE DE L'ORNIÈRE...**

Cette année-là – ça remonte à loin – fut créé à Lannion le Cyclo-club du Trégor. Le siège social se trouvait au Bar le Vincennes, pas très loin du lycée, chez Alain Névé. Alain qui tenait le bar était un fan de la petite reine, c'est-à-dire du vélo, mieux vaut préciser pour qu'il n'y ait pas de confusion.

Alain avait quelques amis qui appuyaient bien sur les pédales mais ils n'étaient pas assez nombreux pour une sortie dominicale qui puisse être conviviale. Alain trouva la solution. Il montra même qu'il aurait pu être un bon agent recruteur à l'ANPE. Sa technique? À ses clients qui prenaient de l'embonpoint suite à une consommation régulière de cervoise (un certain ton gaulois ne lui messeyait pas), il disait: "Pas mieux que le vélo!" À un autre qui se plaignait d'avoir un peu trop de cholestérol: "Pas mieux que le biclou!" À tel autre qui souffrait d'insomnie: "Pas mieux que la bécane!" À cet autre qui trouvait la présence de son épouse trop agressive le dimanche matin: "Pas mieux que le clou!"

Le vélo était la panacée, le remède à tous les maux.

Si bien qu'au bout de deux ou trois semaines, un peloton très compact quittait Saint-Marc, paré de vert et blanc pour descendre vers la Place du Centre, dans le sillage d'Alain...

Ce confesseur des temps modernes – sans avoir eu besoin de passer cinq années complètes au Grand Séminaire de Saint-Brieuc – avait été vacciné avec un rayon de vélo. Le contenu de la seringue avait si bien imbibé son corps que son épouse mit au monde une petite Nathalie. Et devinez quoi? La petite Lannionnaise roula sur les traces de son père. Elle le laissa sur place. Car Nathalie devint championne olympique, s'il vous plaît! en 1996, à Atlanta.

Les premiers temps, à Saint-Marc, le peloton fut assez hétérogène. Pris de court, certains firent avec les moyens du bord. Des coursiers vêtus comme des coureurs du Tour de France, avec des cuissards ajustés au corps, moulebitants, bombaient le torse. D'autres avaient ressorti du fond de la grange un vieux demi-course qui dormait là depuis l'après-guerre. Ils l'avaient remis aux normes minimales. Beaucoup d'entre eux portaient un short de footballeur. Alain les regardait un peu de travers, ces cyclos douteux. Il ne manquerait pas quand ils passeraient au bar, de leur faire discrètement la remarque. Il leur demanderait de ne pas hésiter à



investir un peu de leurs économies pour être plus à l'aise dans la pratique de leur nouveau sport.

"Donnons du temps au temps..." se disait Alain Névé qui avait recruté bon nombre de cadres supérieurs. Cadres supérieurs parce que quelques-uns, ingénieurs, travaillaient dans une des start-up de la prestigieuse Trégor Silicon Valley; quelques autres, bardés d'une agrégation, enseignaient dans le troisième cycle (nous parlons d'enseignement) à l'IUT ou à l'ENSSAT. Cadres supérieurs de par les montures qu'ils chevauchaient: des vélos en titane (coût 8.000 euros et poids 5,5 kg). Et ce n'était pas tout: pédales Look dernier cri, câbles de freins intégrés dans le cadre, mini-ordinateur pour surveiller la fréquence cardiaque...

Un dimanche matin, notre surprise fut grande de voir débarquer, dans ce bel aréopage, un intrus: c'était, je vous le donne en mille, Émile Sclan! Alain qui lui avait lancé une invitation, certes sur le bout des lèvres, pensait qu'Émile n'aurait jamais relevé le défi. Et puis, 8h30, ça faisait tôt si notre zèbre s'était livré à une nuit de maraude. Mais Émile était là et il fallait faire avec...

Dès son arrivée, avec sa casquette Ricard dérobée à un champion bouliste, Paul L'Hévéder, vainqueur avec sa quadrette du dernier Grand Concours de Lannion, Sclan me souffla: "Aujourd'hui, j'ai des fourmis dans les jambes!" Normal car j'apprenais plus tard qu'il sortait de quinze jours de vacances passés aux frais du contribuable à la Maison d'Arrêt de Saint-Brieuc. S'il y a un sujet de conversation qu'on évitait avec Émile, c'était son emploi du temps. On savait que d'autres s'en chargeraient à notre place. Nous qui n'avions ni clapiers ni poulaillers, nous n'avions aucune raison de lui en vouloir. Nous l'avions même en sympathie. Chacun faisait de son mieux pour l'intégrer dans la vie communautaire d'un peloton. On lui apprit beaucoup de choses: ne pas rouler à gauche de la chaussée, à quelle hauteur régler sa selle, comment démonter sa roue en cas de crevaison, garder les jambes bien droites pour avoir le maximum d'efficacité sur ses pédales, maintenir une distance de vingt à trente centimètres avec celui qui le précède pour profiter de l'aspiration, comment rouler dans les "bordures" pour éviter de prendre le maximum de vent, ne pas ingurgiter de produits dopants puisque nous étions le seul club de Bretagne à avoir adhéré à la campagne lancée par le ministère des Sports: "Pour un sport propre".

Émile écoutait nos conseils avec plus d'attention que lorsqu'il était dans la classe de CM2 de Madame

Leblanc. D'ailleurs, il se mettait souvent en tête de peloton même si Alain aurait préféré le voir dans l'anonymat du groupe. Quand nous croisions nos amis cyclos de l'ASPTT, ça faisait tache. Et nous savions que les Postiers ne manqueraient pas de ricaner, dès le prochain virage passé, eux qui étaient équipés aux frais de leur administration. Ils commenteraient: "Tu parles d'une équipe de bras cassés!..."

Nous avions tous fait une autre et même observation. Nous avions tous remarqué que Sclan se planquait au sein du peloton à certaines occasions. Autant le chien salive si on lui présente un bout de viande, autant Émile se planquait dès qu'arrivait au loin une fourgonnette bleue. Les plus instruits avaient appris ça au lycée en étudiant la leçon sur le réflexe conditionné. Cherchez l'erreur...

Malgré tous nos efforts pour réinsérer Milo dans une vie de citoyen responsable, la feuille de présence aux sorties laissait apparaître des blancs face à son nom. Nous savions pourquoi et nous nous désolions de ne pas avoir réussi à le remettre, sec et d'équerre, dans le droit chemin.

Nous n'avions pas besoin de commenter les exploits de sa vie parallèle, le *Lannion Républicain* se chargeait de la faire. En fin de saison, on apprit que Sclan devait comparaître avec sur le dos plusieurs chefs d'accusation. Ceci ne l'inquiétait pas outre mesure. C'était son pain quotidien. Il connaissait aussi bien qu'un étudiant en droit de la Faculté de Rennes, les fonctions de chacun au tribunal: huissier, avocat (bien qu'il n'en ait jamais usé), avoué, juge...

Ce jour-là, avant de porter la sentence qui ne serait pas la guillotine, la juge se mit à la faute en ayant la malencontreuse idée de reprocher à l'accusé:

"De toute façon, Monsieur Sclan, vous êtes un homme perdu!"

Et Émile de répondre du tac au tac:

"Certainement pas ici, Madame la Juge, puisque c'est la dix-septième fois que je viens..."

Cette phrase claqua très fort dans les oreilles du juge...

Jean-Paul Simon ♦

SURRÉALISME ET MYSTICISME

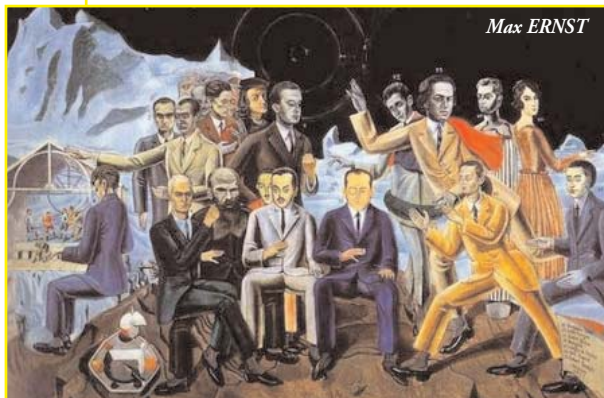
Nombre d'esprits prosaïques, ancrés dans leurs convictions positivistes, considèrent toute quête spirituelle comme une évasion superstitieuse à travers les arrière-mondes illusoirs. Il n'y aurait donc d'autres alternatives pour élargir l'Homme que le froid déterminisme de la science, du politique et du social ?

Ce n'est pas si simple, car la possibilité de l'absolu hante secrètement le plus entêté d'entre nous. Car même pour qui l'absurdité de toute métaphysique ne fait aucun doute, devine dans toute action créatrice la manifestation d'une spiritualité sensible ou d'une filiation. Déjà, au XVIII^{ème} siècle, les esprits les plus critiques envers le religieux au nom de la Raison cherchaient des dérivatifs au mysticisme dans l'illuminisme, l'ésotérisme qui se conjuguait souvent avec la franc-maçonnerie. De façon plus apparente, on verra tout au long du siècle suivant s'affronter le matérialisme et le positivisme scientifique. À l'utilitarisme social et naturaliste comme à l'industrialisation qui les porte, s'opposera sans cesse l'élan poétique exalté par le romantisme, le symbolisme ou le fantastique. Recherche inaboutie ou sans issue pour retrouver à travers l'écho des signes cette part d'absolu qui échappe à la pensée. Fallait-il renoncer à toute quête alors que Dieu était déclaré mort et que le hasard et la nécessité semblaient occuper sa place dans l'univers moins déterministe qui émergeait avec le début du nouveau siècle ?

Même en l'absence de toute idée du divin, le déchiffrement du monde s'est poursuivi parallèlement à la recherche scientifique. C'est le grand mérite des Sur-réalistes que d'avoir entrepris une quête de l'absolu en se posant dans une posture idéologique antimystique. Hasard, imagination, folie n'ont rien à voir avec le divin et la science déterministe a démontré ses limites selon Bergson. On aura beau magnifier le Machinisme à l'instar des Futuristes, détruire les formes ou défendre le Réalisme socialiste¹, on sera toujours prisonnier des apparences et des concepts. L'accès à

un autre univers est pour Breton une volonté d'abattre les grands arbres qui bornent notre horizon. Breton joue de ce fait des sens artistique et politique du mot "révolution" sur la question de l'art et de la poésie. Le paradoxe, pour cette moderne révolution artistique et littéraire, est que cette démarche s'inscrit dans la tradition platonicienne de l'inspiration, de celui qui est porté par un souffle divin tout comme dans celle des Romantiques qui, à l'instar de Hugo, voient dans la figure biblique de Moïse celui qui s'adresse à la face de Dieu. Comme eux, les Sur-réalistes ont l'ambition de traverser les fleuves des Enfers et de gravir les pentes de l'Horeb. Ce qui est novateur, c'est que ces lieux ne sont ni mythologiques ni physiques, ils se trouvent dans les tréfonds du Moi. Repousser le réel dans les dimensions de l'inconscient, chasser la pensée et la raison pour atteindre un autre état du Réel, c'est aborder une réalité supérieure ici et maintenant, en partant de soi. Ce n'est nullement fortuit si le mouvement surréaliste revendique l'héritage poétique des "Borel, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Cros, Lautréamont, Jarry" et dédaigne Mallarmé et au-tres poètes organisés et moins mystiques.

Dans leur combat contre le rationalisme, Breton et ses disciples adoptent les postulats antipositivistes du début du siècle, ils s'emparent de la théorie des correspondances dans la tradition de l'occultisme et de l'illuminisme², de l'inspiration créatrice bergsonienne tout autant que l'inconscient freudien. L'intelligence, la pensée sont secondaires, c'est par l'automatisme psy-



chique qu'on entendra mieux les voix profondes. Alors que saints et ascètes recherchaient l'écho des voix supérieures dans des visions et des états extatiques, les Surréalistes posent une démarche qui se veut objective. S'ils rejettent la Raison autant que la Divinité, ils ne s'opposent nullement au réalisme ni à l'expérience spirituelle. Ils veulent tout bonnement les enrichir par une perception accrue du Réel. La méthode désintéressée consiste à objectiver son Moi profond, à faire le vide, exploiter son monde onirique, voire à devenir fou pour retrouver une logique qui transcenderait le monde ordinaire. Attitude mystique mais non mysticisme! Car voici la grande découverte surréaliste: la mystique est dans le monde, dans la recherche du vide intellectuel et personnel, cet état qui laisse passer quelque chose de soi dans l'écoute du Réel. Nulle

nécessité d'entrer dans une quelconque dimension métaphysique pour enrichir l'être. Bientôt dépassés par ceux qui ont compris à quel point le monde pouvait être absurde, tels Camus ou Ionesco, les Surréalistes, malgré toutes les brouilles et les compromissions politiques qui émaillent l'histoire du mouvement, auront eu le mérite de poser l'action comme la sœur du rêve.



1. Lors du congrès de l'Internationale communiste, auquel participent à l'automne 1930 Aragon et Georges Sadoul en tant que représentants du mouvement surréaliste, Aragon en vient à accepter la ligne esthétique des Bolcheviks. Si les divergences entre les deux hommes couvaient ainsi depuis quelques années, la séparation entre Aragon et Breton est actée.

2. Microcosme et macrocosme sont étroitement reliés selon les Anciens. On retrouve une exploitation de cette pensée chez Baudelaire qui établit des analogies, des "correspondances" entre les différentes sensations, entre le monde sensible et le monde spirituel: la nature lui apparaît comme un "temple", elle délivre des messages "mystiques" à travers les sensations que le poète parvient à déchiffrer.

QUELQUES CITATIONS



"Aucune vérité ne mérite de demeurer exemplaire."

André BRETON

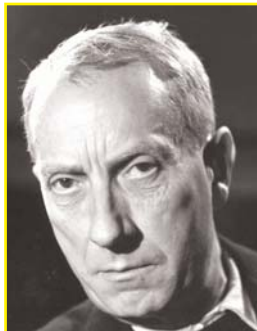
"La prose a pénétré avec son mode particulier de

dans tous les objets de l'intelligence humaine, et a déposé partout son empreinte, la poésie doit entreprendre de refondre tous ces éléments et de leur imprimer son cachet original."

André BRETON

"Au moment où nous concevons le concevable, il commence à résonner en nous et devient inconcevable."

Jean ARP



"La différence entre moi et un fou, c'est que moi, je ne suis pas fou."

Salvador DALI

